

VILLAGE DE FOREZ-

-----  
Cahier d'histoire locale - Association des  
usagers du Centre Social de Montbrison (42)

N°27 juillet 1986  
-----

Village de Forez est heureux de présenter à ses lecteurs un numéro qui est en grande partie consacré au R.P. Couturier. Marguerite Fournier évoque la vie et l'oeuvre du P. Couturier. Claude Latta étudie son rôle de théoricien à la tête de la revue "Art Sacré" et décrit et commente les fresques qu'il a peintes dans la chapelle du Collège Victor de Laprade. Quant à Joseph Barou, il donne au bulletin un article sur un sujet tout à fait inédit : l'épidémie de variole qui eut lieu en 1848 à Montbrison.

Nous vous souhaitons une bonne lecture de ce numéro 27.

Village de Forez

p. 2 Hommage au Père Couturier, sa vie, son oeuvre.

Marquerite-V. FOURNIER

p. 6 Le R.P. Couturier et la revue Art Sacré : vers la définition d'un art religieux contemporain.

Claude LATTA

p. 13 Les fresques du R.P. Couturier dans la chapelle du collège Victor de Laprade.

Claude LATTA

p. 16 L'épidémie de variole de 1848 à Montbrison.

Joseph BAROU

p. 23 Bibliographie forézienne.

Dessins :

p. 9 et 11 Claude LATTA

-----  
Village de Forez : bulletin trimestriel.

Siège social : Centre Social de Montbrison  
Rue Puy du Rozeil

Directeur de la publication : Claude LATTA

Courrier-coordination : Joseph BAROU

dépôt légal : 3ème trimestre 1986

impression : Centre départemental de documentation pédagogique  
de la Loire.

## Hommage au Père Couturier, sa vie et son œuvre

Le 9 février 1954 décédait à Paris une des personnalités les plus marquantes de l'art contemporain ; le Révérend Père Marie-Alain COUTURIER, peintre et écrivain de talent, né à Montbrison le 15 novembre 1697.

Son père, M. Joannès COUTURIER, était minotier à Estiallet, sa mère, née Marie DERORY, appartenait elle aussi à une famille de meuniers originaire de Sail-sous-Couzan. Pierre était leur second enfant.

Son enfance s'écoula dans cette paisible vallée du Vizézy et le premier paysage qui enchantait ses yeux d'artiste fut celui de la rivière serpentant entre les gorges de la Route Nouvelle. A travers l'écran des arbres il aperçoit le ciel gris perle légèrement teinté de bleu.

Les jours de marché à Montbrison, il prend plaisir à voir descendre les paysans de la montagne : "Cela fait, écrit-il plus tard, une interminable procession de voitures secouées par le trot grêle des vieux chevaux. Ils arrivent par la seule route qui descende de la montagne, là où les villages ont des noms sonores et rébarbatifs de siècles très anciens. Ce soir, ils remonteront très lents, avec la patience accumulée dans leurs âmes par des générations d'aïeux tenaces et serviles. Ils regagneront très tard dans la nuit de petites fermes, pour la plupart misérables, perdues dans des creux où elles semblent vouloir se faire oublier, au milieu de leurs misères et des aridités de leurs champs."<sup>1</sup>

Il est très attaché à son Forez natal et l'on trouve dans sa correspondance des pages pleines de poésie :

"Je me laisse reprendre ici par la belle lumière de mon pays. A chaque retour, je la trouve plus belle. J'ai revu ces sèches petites collines caillouteuses dont les premières pentes sont plantées de vignes et de prés, et les crêtes couvertes de pins et d'herbes rares. Et puis, la grande plaine du Forez avec les bancs de sable de la Loire et des arbres partout. J'ai vite retrouvé tous les sentiers de mon enfance, dans les petits bois de chênes et de pins qui s'appellent le Bois d'Amour, le Verdier... C'est un pays que j'aime trop pour avoir encore envie de le peindre. Il me suffit de le regarder..."<sup>2</sup>

Et cette autre si émouvante :

"J'ai retrouvé la douceur endormante de mon pays et le bel été du Forez a repris peu à peu l'enfant prodigue qui crut un jour pouvoir se passer de lui. Ceux qui y sont venus d'ailleurs vous diront que j'ai exagéré et qu'il n'est pas si beau que cela, mon pays, gris et terne sous son ciel pâle. Comment en sauraient-ils la douceur puisqu'ils y viennent et que l'on n'aime jamais bien que les pays d'où l'on s'en va. Ah ! les choses, les gens, les souvenirs que l'on quitte, tous ces êtres dont on croit que l'on s'est "débarrassé", ce n'est pas nous, c'est toujours eux qui nous quittent et il vient toujours une heure où nous sentons qu'en s'en allant de nous, c'est encore un peu de notre cœur qu'ils ont emporté. Car nous n'aimons jamais le monde extérieur qu'avec notre égoïsme, et c'est ce qui fait après tout la valeur de nos souvenirs et l'émotion de ces lieux où l'on souffre sans

---

<sup>1</sup> *Dieu et l'art dans une vie*, Editions du Cerf.

<sup>2</sup> Ibid.

raison, et que l'on reconnaît sans y être jamais allé - et aussi la pauvreté du pauvre cœur humain"<sup>3</sup>.

Pierre COUTURIER fait ses études secondaires à l'institution Victor-de-Laprade, petit séminaire de Montbrison, mais ce qui l'intéresse surtout c'est la peinture. Un peintre stéphanois ami de sa famille, M. LAMBERTON, l'initie à cet art et il en est tout de suite épris.

Mobilisé en 1916, il est blessé au pied droit en 1917, et après un séjour dans un hôpital de Pau, il ne retournera pas au front. Il va donc avoir tout le loisir de s'adonner à sa passion artistique. Sa vie se partage entre Montbrison et Paris où il lie connaissance avec de jeunes artistes, notamment Maurice DENIS, fondateur des Ateliers d'Art Sacré :

"Je ne me rappelle qu'avec ravissement, écrira-t-il en 1937, les années où je l'ai connu. Et peut-être déjà se mêle-t-il à cette émotion la nostalgie de la jeunesse. Nous étions encore tout près de nos vingt ans. Denis nous ouvrait le monde des couleurs et des lignes, et Dieu sait si c'est un monde enchanté ! Denis était pour nous toute la peinture moderne, toute sa jeunesse, toute sa liberté. Il conduisait à Bonnard, Bonnard à Matisse, Matisse à Derain et à Picasso, et, à leur tour, ceux-là, se retournant, reconduisaient vers leurs aînés : Cézanne et Degas, Renoir et Manet, Corot et Delacroix".

Le 2 février 1925, Pierre COUTURIER perçoit "l'appel" à la vie religieuse. Le 14 septembre il entre au noviciat des Dominicains à Amiens où il prend l'habit le 22 sous le prénom de Marie-Alain. Il est ordonné prêtre le 25 juillet 1930.

Son talent de peintre ne fait que s'affirmer au cours de sa vie religieuse.

De 1940 à 1945, il réside en Amérique où il est professeur à Montréal puis à Baltimore. Il enseigne aussi à New-York. Cette période de sa vie est très riche en rencontres dans un milieu littéraire et artistique. Elle est longuement évoquée dans le recueil de souvenirs intitulé *La vérité blessée* paru en 1985 chez Plon.

De retour en France en 1945, le Père COUTURIER va continuer jusqu'à sa mort (en 1954) à militer pour l'art sacré contemporain. Nous avons le souvenir d'une conférence qu'il donna à Montbrison en décembre 1949 pour dénoncer l'injustice, ou plutôt l'ignorance de l'Eglise à l'égard des artistes :

"L'histoire des rapports entre l'Eglise et l'Art moderne, dira-t-il, c'est l'histoire d'un divorce, en tout cas l'histoire d'une incompréhension réciproque à peu près totale.

L'Eglise qui ne peut cependant pas se passer d'art, ignore les artistes contemporains, à tel point qu'un Cardinal Verdier, qui fut pourtant un des prélats qui eurent le plus à cœur de maintenir avec les hommes de son temps des contacts réels, n'a fait appel à aucun d'eux pour la construction des cent vingt églises qu'il fit élever dans la banlieue de Paris. Elles auraient pu être un éclatant témoignage de l'art contemporain et prendre place parmi nos chefs-d'œuvre si le Cardinal Bâtitteur eût été mieux inspiré dans les choix de ses architectes, de ses sculpteurs et de ses peintres."

Lui, par contre, usera de toute l'influence de son amitié pour amener des artistes incroyants à travailler pour l'art chrétien : à Assy, à Audincourt, à Vence (où Matisse le fit poser pour modèle de son saint Dominique)... Grâce à lui, la construction du couvent des Dominicains à Eveux, près de l'Arbresle, fut confiée à Le Corbusier.

Il était le conseiller et l'ami de Chagall, de Picasso, de Bazaine, de Léger, de Rouault, de Braque, de Lurçat, de Matisse, comme de Malraux, Maritain, Jouhandeau, Focillon, Julien Green.

---

<sup>3</sup> Ibid.

"Chacun reconnaissait en lui un "homme de Dieu", c'est-à-dire un "homme libre", libre de cette liberté acquise dans le détachement qui conduit à la justesse du regard, à la clarté du jugement, à l'exemplarité du choix" (*La vérité blessée*).

## **L'artiste**

L'année même de la mort du Père COUTURIER, une exposition réunissait dans l'ancienne salle du Conseil général de la Loire, à Montbrison, sa ville natale, un nombre important de ses œuvres : esquisses, croquis, peintures, aquarelles, traités des manières les plus diverses, depuis ses débuts vers 1914 jusque ses dernières années. On pouvait ainsi suivre tout au long de sa vie l'évolution de son art, toujours marqué de l'empreinte du génie.

"Mais, ainsi que le faisait remarquer M. Gabriel Brassart, notre érudit compatriote présentateur de l'exposition, il manquait la partie la plus importante de l'œuvre du Père Couturier : les fresques et les vitraux."

En ce qui concerne les fresques, il en a brossé de magnifiques tant en France qu'à l'étranger : en Belgique, en Suède, en Amérique. Montbrison s'enorgueillit d'en posséder quelques-unes dans la chapelle du collège Victor-de-Laprade. C'est d'abord la grande fresque du chœur mesurant 55 mètres carrés peinte en 1933 avec l'aide de son ami Pierre DUBOIS. Elle représente un grand Christ en croix aux membres très allongés, à la façon du Greco, se détachant sur un fond tourmenté couleur de sang et de feu ; autour de lui se pressent les saints et les héros sortis du petit séminaire : le curé d'Ars, le bienheureux Jean-Pierre Néel, martyr au Tonkin, un poilu de la guerre de 1914 qui, sous les traits de l'abbé Cottancin symbolise le sacrifice des professeurs et élèves tombés au champ d'honneur, et d'autres personnages aux physionomies moins reconnaissables évoquant la longue cohorte des prêtres, religieux et laïcs formés dans cette maison.

Des fresques moins importantes décorent les chapelles latérales. Pierre COUTURIER les a brossées l'année suivante, en 1934, L'une représente une piéta, l'autre la vocation de saint Louis de Gonzague,

Le Père COUTURIER a aussi excellé dans l'art du vitrail. On lui doit entre autres les vitraux de la chapelle des Dominicaines à Vence qui sont une pure merveille d'inspiration et d'exécution et dont le verre a été coulé aux Verreries de Saint-Just-sur-Loire (tout comme les vitraux de Chagall qui ornent la synagogue de Jérusalem).

Il a également exécuté deux des vitraux modernes de Notre-Dame de Paris autour desquels s'est engagée une assez violente polémique connue dans les milieux artistiques sous le nom de "Querelle des vitraux".

## **L'écrivain**

Le Père COUTURIER n'a pas été seulement un grand peintre mais aussi un grand écrivain. Il n'a pas laissé, pour ainsi dire, d'ouvrage complet, mais des milliers de feuilles à partir desquelles plusieurs volumes ont été composés. D'abord par lui-même qui, en 1941, réunissait quelques conférences sous le titre "Art et catholicisme" et, en 1947, des articles écrits pendant la guerre, mêlés de notes personnelles "Chroniques". Puis, après sa mort, le Père REGAMEY, qui fut son compagnon de route dans l'aventure de l'art sacré, oubliant "Se garder libre", "Discours de mariage", "L'Évangile est à l'extrême", "Dieu et l'Art dans une vie" (retracant la vie du Père COUTURIER de 1897 à 1945).

Mais la publication des notes qu'il a laissées loin d'être terminée va donner matière à plusieurs volumes dont le premier "La vérité, blessée" a paru en 1984. Il a trait aux années passées en Amérique, de 1940 à 1945, ainsi qu'aux dernières années de sa vie.

En même temps que ce livre paraissait en librairie un splendide volume illustré réunissant les numéros les plus caractéristiques de la revue L'ART SACRE écrits par le Père COUTURIER comme autant de manifestes en l'honneur de la beauté dans l'art religieux contemporain :

"Il faut, écrivait-il, "tout" accepter, "tout" supporter pour rester sans aucune restriction dans l'Eglise, mais il faut aussi, sans fin, sans relâche, presser sur ses bords, sur ses frontières pour les dilater. Et cela d'un seul et même mouvement né de la foi."

Toute sa vie il a lutté avec passion pour ce qu'il considérait comme un idéal : "la restauration du goût des gens et de leur sens poétique".

\*

\* \*

Oui, Montbrison peut être fier d'avoir donné naissance à une personnalité telle que le Père COUTURIER, à la fois artiste, écrivain, philosophe. Il a laissé également des écrits d'une haute spiritualité notamment dans sa correspondance avec Elisabeth de Miribel qui eut une destinée hors du commun.

Pour perpétuer encore davantage son souvenir la municipalité a donné son nom à une rue toute proche d'Estialet, son hameau natal ; c'est un site calme, reposant, bien choisi pour évoquer le souvenir de celui dont le peintre Braque a dit : "Chez lui, tout était amour".

**Marguerite-Victor Fournier**

Le R.P. Couturier et la Revue Art Sacré :

VERS LA DEFINITION D'UN ART RELIGIEUX CONTEMPORAIN

-----

"(le R.P.Couturier) est à l'origine, sans discussion possible, de la prise de contact entre les artistes modernes et leurs possibilités créatives avec l'architecture religieuse."

(Fernand Léger)

En 1936 - il a 39 ans - le R.P. Marie-Alain Couturier prit, avec le P. Régamey, la direction de la Revue Art Sacré fondée en 1935. Le premier numéro de la nouvelle série fut celui de janvier 1937. Mais il n'était pas question pour le R.P. Couturier de n'être qu'un théoricien. En mars 1939, à Assy, l'abbé Devémy et l'architecte Novarina le chargèrent de diriger la décoration de l'église qu'ils y construisaient.

Puis il y eut le long entracte de la guerre : arrivé à New-York en janvier 1940, le R.P.Couturier fut bloqué aux Etats-Unis par la défaite et l'occupation de la France.

Revenu en France en 1945, il décida, pour la décoration de l'église d'Assy de s'adresser à des artistes contemporains : Léger, Bazaine, Matisse, Chagall, Lipchitz et Germaine Richier acceptèrent de collaborer à la décoration d'un édifice religieux qui devait devenir un véritable manifeste de l'art religieux contemporain.

En 1948, il reprit une part active à la direction de la revue Art Sacré. C'est entre 1950 et 1954 qu'il formula sa réflexion sur l'art sacré dans une douzaine de numéros dont il fut responsable, les autres étant réalisés par le Père Regamey. Une place primordiale était réservée, à côté du texte, à la photographie.

Ces articles d'Art Sacré permettent de reconstituer l'itinéraire et la démarche du R.P.Couturier ainsi que la façon dont ce bâtisseur entendait mettre ses théories en pratique.

#### I/ Le théoricien de l'art sacré contemporain

- Un constat lucide : la vitalité de St-Sulpice.

Le R.P.Couturier partait, dans son analyse de la situation présente, d'un constat lucide :

"Il y a malgré tout un art catholique bien vivant, universellement vivant : c'est l'art de St-Sulpice, la "bondieuserie".

Pourquoi ?

"Ce n'est pas l'habileté des pires marchands, c'est que, de fait, le peuple chrétien, clergé en tête, inconsciemment, s'y reconnaît et s'y plaît à soi-même".

Face à ce constat, Marie-Alain Couturier développait une tentative d'explication qui n'était pas sans lucidité ni cruauté :

"C'est cela qu'on aime parce que, à un certain niveau, c'est cela qu'on est. Le seul art chrétien spontané...c'est celui-là. Et non seulement vivant, mais florissant, triomphant par toute la terre."

Il faisait alors appel aux théologiens et à la hiérarchie pour intervenir.

"Que cet art-là soit une honte et une corruption dégradante de tout ce qu'il y a de plus pur dans l'Évangile et dans la Foi, il nous semble désormais que ce n'est plus à nous de le dire. Quand les choses en sont à ce degré d'universalité, c'est à la théologie et peut-être à la hiérarchie de parler, gardiennes du Dépôt, responsables devant le monde de l'authenticité de son expression" (1)

- Changer le goût artistique.

"Face à une sensibilité visuelle progressivement pervertie... par les produits de l'académisme officiel", le R.P. Couturier souhaitait entreprendre une double action : "réforme des idées, restauration de la sensibilité visuelle"(2).

"Sur le premier point, il semble que la partie soit à peu près gagnée, à tout le moins auprès de l'élite du clergé".

Sur le deuxième point, le R.P. Couturier pensait qu'il fallait changer le goût artistique par une double démarche de purification ("par la vue de formes en elles-mêmes très pures") et de libération :

"Pour échapper au danger de ces barrières, de ces oeillères, nous publierons donc des images empruntées aux réalités naturelles et surtout à l'industrie, nous rappelant que toujours des formes admirables sont nées, sans aucun souci d'art, de la seule rigueur des calculs et d'une saine conception des fonctions et des fins" (3).

La revue Art Sacré publia ainsi des photographies qui faisaient coexister une statue d'Olympie au Ve siècle et le Corbusier, les piliers d'un temple grec et ceux de Sénanque du XIIe siècle, un barrage aux États-Unis et le théâtre de Delphes...

- Retrouver la collaboration des grands maîtres.

Le R.P. Couturier rappelait d'abord que "de siècle en siècle... les plus grands maîtres de l'art occidental avaient toujours trouvé des papes, des évêques, des abbés pour leur confier et parfois contre vents et marées, les plus grands monuments de la Chrétienté"(4).

Selon lui, le grand responsable avait été le XIXe siècle : "A partir du XIXe siècle, tout commence à changer : les grands hommes sont, les uns après les autres, évincés au bénéfice des talents secondaires puis des médiocres, puis des faiseurs, puis des marchands. Les grands monuments sont désormais les pires (Lourdes, Fourvière, Lisieux, etc)"(5).

Alors, que faire ?

"On a une cathédrale à bâtir. On se dira : "il doit y avoir au monde un architecte qui est le plus grand architecte du monde. C'est celui-là que nous devons découvrir. Nous lui confierons la cathédrale, car c'est celui-là qui en est digne et qui en est capable".

"De même pour quelque grande oeuvre peinte ou sculptée. On se rappellera que la France a les plus grands peintres et les plus grands sculpteurs vivants...C'est à eux qu'on s'adressera. Par principe".(6)

---

(1) M.A. Couturier : Art Sacré (Menil Foundation/Herscher, 1983), p.61  
Ce recueil reproduit les articles publiés par le R.P. Couturier, dans la revue Art Sacré. Le nom de la revue leur a été donné.

(2) Ibid. p.14 (Art Sacré, janvier-février 1950)

(3) Ibid. p.17.

(4) Ibid. p.34. (Art Sacré : Aux grands hommes les grandes choses, 1950)

(5) Ibid. p.34.

(6) Ibid. p.35.

- "Magnificence de la Pauvreté" (7)

Le R.P. Couturier ne prône pas pour autant le grandiose et le coûteux :

"Si l'on voulait bien entendre cette longue et paisible leçon du passé on verrait que souvent la pauvreté fut le principe direct de la perfection et de la force : des églises comme celles de Jobourg (8) et de St-Romain (9) tirent toute leur beauté et toute leur grandeur de leur dénuement : chargées d'ornements et décorées, elles ne seraient plus rien. Aujourd'hui une église pour être vraie (10) ne devrait être qu'un plafond bas sur quatre murs. Mais leurs proportions réciproques, leur volume, la répartition de la lumière et des ombres pourraient y être d'une telle pureté, d'une telle intensité que chacun en y entrant en sentirait la dignité spirituelle et la solennité" (11).

A travers cette esthétique, l'Eglise ne retrouverait-elle pas le sens profond du message évangélique ?

"Si nos églises étaient ainsi, elles pourraient recommencer à enseigner au monde que très peu de chose suffit à l'essentiel" (12).

Le R.P. Couturier plaide aussi pour qu'on ne laisse pas "insulter la pauvreté" et que l'on ne néglige pas de préserver "ces milliers de petits sanctuaires très pauvres, à l'abandon, et dont tout insulte l'indigence" et pour qu'on s'efforce d'y rétablir le culte : "une ou deux fois par an, une cérémonie d'autrefois, un pèlerinage qu'on y restaurerait suffirait à leur rendre un peu de vie authentique qui les sauverait" (13).

## II/ Le bâtisseur

Le R.P. Couturier ne se contente pas, on l'a dit, d'être un théoricien : il fut aussi un bâtisseur (et même un praticien : peintre lui-même, il est, par exemple, l'auteur des fresques de la chapelle de l'Institution Victor de Laprade de Montbrison)(14).

Trois des grandes réalisations du R.P. Couturier sont évoquées par lui dans la revue Art Sacré : la chapelle de Vence, dont Matisse réalisa le chemin de croix et qui fut consacrée le 25 juin 1951 ; l'église d'Audincourt pour laquelle il avait demandé à Fernand Léger l'ensemble des vitraux et à Bazaine une mosaïque monumentale pour la façade (Audincourt fut inaugurée le 14 septembre 1951); l'église d'Assy, consacrée le 4 août 1950, face à la chaîne du Mont-Blanc. Ces réalisations furent, chaque fois, pour le R.P. Couturier, l'occasion d'un approfondissement de sa réflexion esthétique et religieuse.

### - Vence ou la pureté

"Quand Matisse disait : "Je veux que ceux qui entreront dans ma chapelle se sentent purifiés et déchargés de leurs fardeaux", il pensait sans doute au caractère qu'il entendait donner à cette chapelle...

---

(7) Titre de l'article du R.P. Couturier paru en 1950 dans Art Sacré (Art Sacré, op. cit. p.40-42)

(8) Jobourg, dans le département de la Manche.

(9) St-Romain-le-Puy, près de Montbrison : une photographie de cette très belle église romane est reproduite dans le même numéro de la revue Art Sacré.

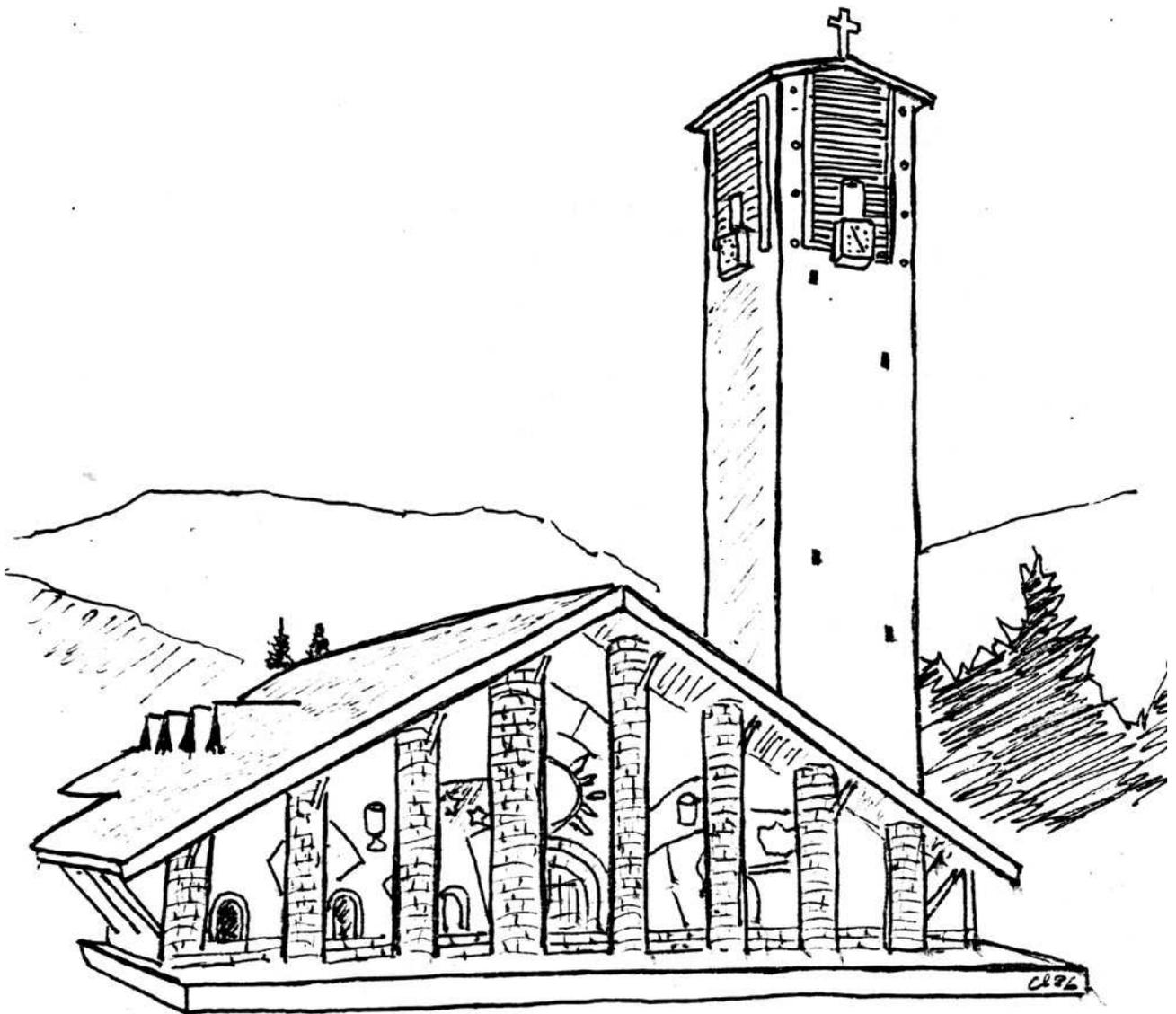
(10) En italique dans le texte.

(11) Magnificence de la pauvreté, Art Sacré, juillet-août 1950.

(12) Ibid.

(13) La pauvreté insultée (Art Sacré, op.cit.,p.47)

(14) Fresques peintes en 1933, 1935 et 1946.



L'église du Plateau d'Assy (Haute-Savoie)

un lieu qui par sa beauté changerait leur coeur : un lieu où les âmes seraient purifiées par la pureté des formes... Quand on ne viendra plus ici pour admirer ou critiquer mais simplement pour y prier, pour y trouver dans le silence la paix du coeur et ce peu de joie nécessaire à chaque jour, quand bien des tristesses y auront été consolées et bien des espoirs ranimés, alors la chapelle prendra tout son sens et Matisse aura, pour toujours trouvé sa récompense et couronné son oeuvre".(15)

#### - Audincourt ou l'Espérance

"S'il y est une chose qu'Audincourt doit nous enseigner, c'est l'espérance (16). Voici qu'un troisième sanctuaire s'achève... Non par l'effet de circonstances fortuites... mais normalement, régulièrement : une paroisse fervente tout entière rassemblée autour de son curé pour cette grande entreprise... L'avenir retiendra pour l'histoire du renouveau de l'art chrétien cette date du 20 janvier 1951 où, dans une commission diocésaine d'art sacré... dix-sept esquisses de Fernand Léger, la maquette d'une grande mosaïque de Bazaine et les plans de Le Corbusier pour l'église de Ronchamp (17) furent ensemble et unanimement approuvés. C'est donc qu'il y a quelque chose de changé dans l'Eglise de France".(18)

#### - Assy ou "la vie généreuse de l'art moderne"

"D'où vient à cette église de montagne cette universelle et subite gloire ? D'être un chef-d'oeuvre ? Non, mais d'être née d'une idée juste... C'est cette idée très simple que, pour garder en vie l'art chrétien, il faut à chaque génération faire appel aux maîtres de l'art vivant... Voilà ce qui a frappé les esprits : ... cette vie débordante, violente, follement généreuse de l'art moderne allait donc être agréée, bénie par la sainte et vieille et maternelle Eglise ?...

Voici Léger. Voici Lurçat. Voici les premiers Rouault admis dans une église. Voici dans la pénombre Pierre Bonnard. Voici cet autel du Saint Sacrement où le Christ reçoit le double hommage silencieux de Braque et de Matisse. En était-il de plus dignes que nous pouvions lui offrir en ce domaine ? En dépit de toutes les incertitudes, de toutes les défaillances possibles, la vie est là, abondante, généreuse, magnifique..." (19)

#### Un art d'exigence et d'émotion

Ainsi, à travers les articles que le R.P. Couturier écrivit pour la revue Art Sacré se manifeste l'écho d'une longue - et victorieuse - lutte pour que l'art sacré soit celui de son temps et fasse appel aux plus grands des artistes de son époque, croyants ou incroyants (20) : acte de foi d'un prêtre bien sûr mais aussi d'un artiste confiant dans la valeur des architectes, des peintres et des sculpteurs de son époque. Le R.P. Couturier eut le mérite de définir une esthétique - c'est ce que nous avons essayé de montrer en citant ses articles - de contacter des artistes, de secouer le conservatisme saint-sulpicien de la hiérarchie et d'être à l'origine de la construction ou de la décoration d'édifices religieux qui sont déjà entrés dans l'histoire de l'art. Il eut

---

(15) Art Sacré (juillet-août 1951). Cité dans Art Sacré, op. cit., p.94.

(16) C'est nous qui soulignons.

(17) Chapelle de Ronchamp (Hte-Saône) oeuvre de Le Corbusier (1950-55).

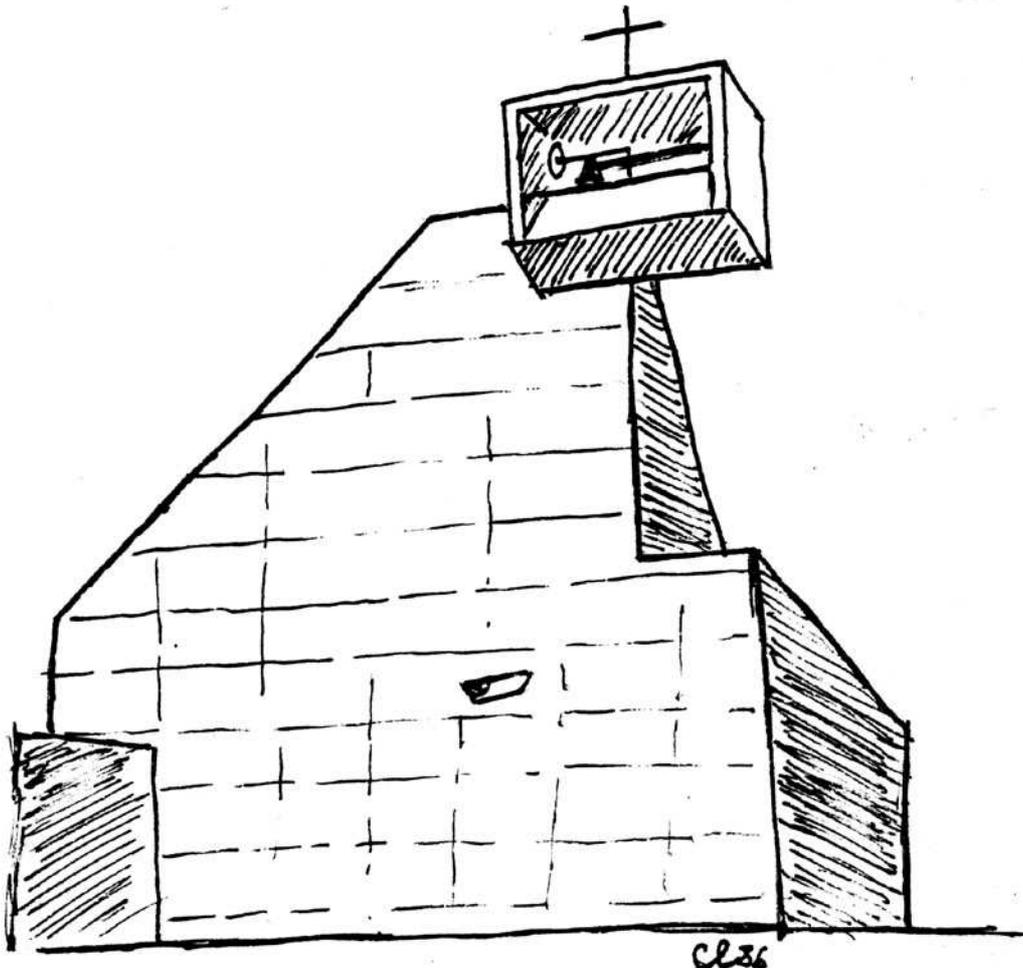
(18) Audincourt in revue Art Sacré, (nov.-déc.1951). Cité dans Art Sacré, op. cit., p.102.

(19) La leçon d'Assy in revue Art Sacré, (sept.-oct. 1950). Cité dans Art Sacré, op. cit., p.55,56.

au plus haut point un désir d'exigence : pour lui, pour les artistes qu'il sollicite et aussi pour le "public" Citons à nouveau l'article qu'il écrivit sur Audincourt pour Art Sacré :

"Si nous avons tant insisté pour qu'aucune concession ne fût faite, pour qu'au contraire ces oeuvres sacrées fussent des oeuvres altières, réservées et, en un sens, difficiles, c'est que nous pensions qu'il y aurait là finalement plus de vraie et simple droiture. Se mettre "à la portée des gens", si pour cela il faut abaisser le niveau des oeuvres, c'est trahir, de toutes parts.

C'est d'abord trahir ces oeuvres elles-mêmes dont on est responsable, dès lors qu'on a le pouvoir de les susciter. Et trahir avec elles ces valeurs spirituelles que seules des oeuvres pures peuvent porter"(21).



La chapelle du couvent d'Eveux, à l'Arbresle ( Rhône )

"L'architecture est le jeu savant, correct et magnifique des formes assemblées dans la lumière" (Le Corbusier)

- 
- (20) "Chaque fois que nous parlons d'art sacré à de grands artistes incroyants, il y a toujours chez eux une exigence primordiale, intransigeante : ils exigent de l'artiste une attitude faite d'humilité personnelle dans le travail et le respect inconditionné des réalités surnaturelles". (M.A. Couturier : La vérité blessée, éd. Plon, 1984, p.421)
- (21) Audincourt in revue Art Sacré, nov.-déc. 1951. Cité dans Art Sacré, op. cit. p. 104.

Et, plus loin :

"On sous-estime toujours le public et le pouvoir de la vérité. Cette vue trop basse et qui toujours révèle quelque bassesse du coeur devrait nous être intolérable, dès lors qu'il s'agit non d'un "public" de spectacle mais du peuple chrétien et des images de sa foi".(22)

Du regard porté sur l'oeuvre d'art naît l'émotion : nous nous souvenons de celle que nous avons éprouvée en entrant, un jour, dans la chapelle du couvent de l'Arbresle que le R.P. Couturier avait fait construire par le Corbusier (22) : pureté des lignes verticales rythmées par les marques de coffrage sur le béton brut, "canons à lumière" diffusant celle-ci sans que l'on vit d'où elle venait ; nous pensions à Tournus, vue peu de temps auparavant, et à sa même simplicité grandiose.

L'art du XXe siècle n'est point indigne de celui des bâtisseurs du Moyen Age puisque, comme ce dernier, il sait susciter l'émotion spontanée du visiteur ébloui par tant de beauté.

Et relisant le R.P.Couturier, nous trouvons cette réflexion qui, à propos de la Grèce de Périclès, nous renvoie à ce même sentiment d'irrationalité de l'émotion artistique : "Ce qui fait l'enchantement du Parthénon...c'est la pureté de ses proportions et de ses lignes, c'est-à-dire un certain choix miraculeux...Et il en est ainsi de tout ce qu'il y a de plus parfait dans le monde : rien n'y dure que par la pureté de ses formes. Et cela n'est pas d'ordre rationnel ni moral, mais purement sensible, inexprimable" (24).

Claude LATTA

---

(22) Ibid., p.107.

(23) C'est en 1953, quelques mois avant sa mort, que le R.P. Couturier fit agréer Le Corbusier pour la construction du couvent de l'Arbresles par le conseil de la province dominicaine de Lyon.

(24) M.A.Couturier : la vérité blessée op. cit.,p.277.

## LES FRESQUES DU R.P. COUTURIER

DANS LA CHAPELLE DU COLLEGE VICTOR DE LAPRADE

En 1933-34 et 1946, le R.P. Couturier peignit les fresques que l'on peut aujourd'hui admirer dans la chapelle du Collège Victor de Laprade et qui témoignent qu'il fut non seulement un théoricien de l'art sacré mais aussi un excellent peintre.

La Grande Fresque est peinte dans la courte abside qui occupe le fond de la chapelle. L'Annonciation est située sur le mur sud de la chapelle, au-dessus de l'autel de la Vierge. Quant à la vocation de Saint Louis de Gonzague, elle se trouve en face de l'Annonciation (cf plan ci-après).

### I - La Grande Fresque

Au centre de la fresque, le Christ en croix : vers lui convergent les regards de ceux qui sont au pied de la croix et qui lui sont présentés. De lui montent des anges aux ailes déployées, les bras levés vers le ciel et portant des guirlandes. De là un mouvement d'ascension qui est donné à toute la scène. Celle-ci est peinte sur un fond ocre-rouge qui symbolise la passion et le sacrifice du Christ.

A gauche, au pied de la croix, J.M.Vianney, le Curé d'Ars, est représenté à genoux dans une attitude d'adoration ; à ses côtés, le bienheureux Marcellin Champagnat, fondateur des Maristes qui fut son condisciple au séminaire de Verrières et fut ordonné diacre le même jour que lui. Puis, debout, présentés au Christ par un ange en dalmatique, trois prêtres rappellent la vocation missionnaire de l'Eglise de France et le rôle joué par le Forez : le bienheureux Jean Pierre Néel, martyrisé en Chine le 18 février 1862 ; le R.P. Bouchant, Père blanc, massacré en 1878 au Sahara lors d'une expédition envoyée par le Cardinal Lavigerie, archevêque d'Alger et le R.P. Tamet, martyrisé en 1884 au Tonkin.

A droite, l'abbé Cottancin, ancien professeur de rhétorique au petit séminaire, tué pendant la guerre de 1914-1918, est revêtu de la tenue "bleu horizon" des "poilus". Il est présenté au Christ par Saint Michel, protecteur de la France. Celui-ci, le front ceint de lauriers, porte l'épée au côté.

Plus loin, deux séminaristes, en soutane rouge et surplis blanc séparent le groupe formé par l'abbé Cottancin et Saint Michel de deux autres martyrs présentés eux aussi par un ange : le R.P. Rival (en soutane noire) et le R.P. Satre (en aube blanche), tués au Laos en 1884 et 1885. A côté d'eux se tient Jeanne d'Arc, revêtue de son armure et enveloppée dans les plis de son oriflamme.

Cette fresque se caractérise par la rigueur et le dépouillement du dessin, l'harmonie sans mièvrerie des coloris où dominent les ocres rouges et les teintes bleutées, l'ordonnance très symétrique des personnages rassemblés au pied de la croix. Elle témoigne aussi, par les thèmes développés, d'une époque dans l'Histoire de France et de l'Eglise : exaltation du sacrifice des soldats de 1914-1918 et des missionnaires foréziens martyrisés en Afrique et en Indochine.

### II - L'Annonciation

Le thème de l'annonciation, classique dans l'iconographie mariale est ici profondément renouvelé par la présentation des personnages. A droite, la Vierge, agenouillée - mais dans une attitude assez hiératique - joint les mains dans un geste d'acceptation et de prière.

A gauche, l'ange Gabriel, le messager, est représenté sous les traits d'un jeune séminariste revêtu d'une soutane rouge et d'un surplis blanc. Il esquisse un agenouillement devant la Vierge. Il lui annonce non seulement la naissance de son fils mais, d'une façon inhabituelle dans une scène d'Annonciation, le sacrifice ultime de la croix : ainsi se rejoignent dans le temps la naissance annoncée du Christ et sa mort représentée. En effet, au-dessus de l'ange Gabriel, apparaît le Christ en croix et c'est devant lui que la Vierge est agenouillée.

Le thème marial classique de l'Annonciation trouve ici un sens nouveau par l'annonce de la Crucifixion. C'est une oeuvre forte, au dessin nettement accusé, aux teintes chaudes.

### III - La vocation de Saint Louis de Gonzague (1934)

Saint Louis de Gonzague (Mantoue 1568, Rome 1591) se fit remarquer très jeune par sa pureté et son austérité. En 1585, il entra au noviciat des jésuites à Rome et mourut d'avoir soigné les malades au cours d'une épidémie de peste. Benoit XIII qui le canonisa en 1726 le proclama patron de la jeunesse.

La fresque du R.P. Couturier représente le jeune homme alors qu'il quitte la maison de ses parents - il a 17 ans.

A droite, les parents du jeune homme sont dans l'ombre d'une porte et regardent partir leur fils. Le décor architectural est de style classique. La porte de cette maison de patricien est à demi représentée ; elle est surmontée d'un fronton et bordée d'un pilastre. Dans un coin de la toile, un paysage de campagne : une ferme, un coteau de champs cultivés couronné de sapins.

Le jeune Louis de Gonzague, vêtu d'un pourpoint bleu rayé s'avance d'un air décidé, accompagné par le Christ, revêtu lui d'une longue et simple robe.

Le style de la fresque est un peu différent de celui des deux autres : le coloris fait appel à des bleus plus foncés, la scène a davantage de mouvement et d'humanité - dans le contraste entre le chagrin des parents qui voient leur fils s'éloigner et l'allure décidée du jeune adolescent attiré par sa vocation. Nous avons été particulièrement touchés par cette fresque, peut-être moins remarquée que le grand ensemble de l'abside mais qui mérite d'être regardée de près.

\*\*\*  
\*

Les Montbrisonnais connaissent-ils suffisamment leur propre patrimoine historique et artistique ? Lorsqu'ils ont été élèves de "Victor de Laprade" ont-ils regardé autrement qu'avec les yeux de l'habitude les oeuvres d'un homme qui a aujourd'hui sa place dans l'histoire de l'art. Souhaitons que - croyants ou incroyants - ils fassent un détour vers cette chapelle installée au pied de cette colline riche de leur histoire et où se dressait autrefois le château de leurs comtes souverains.

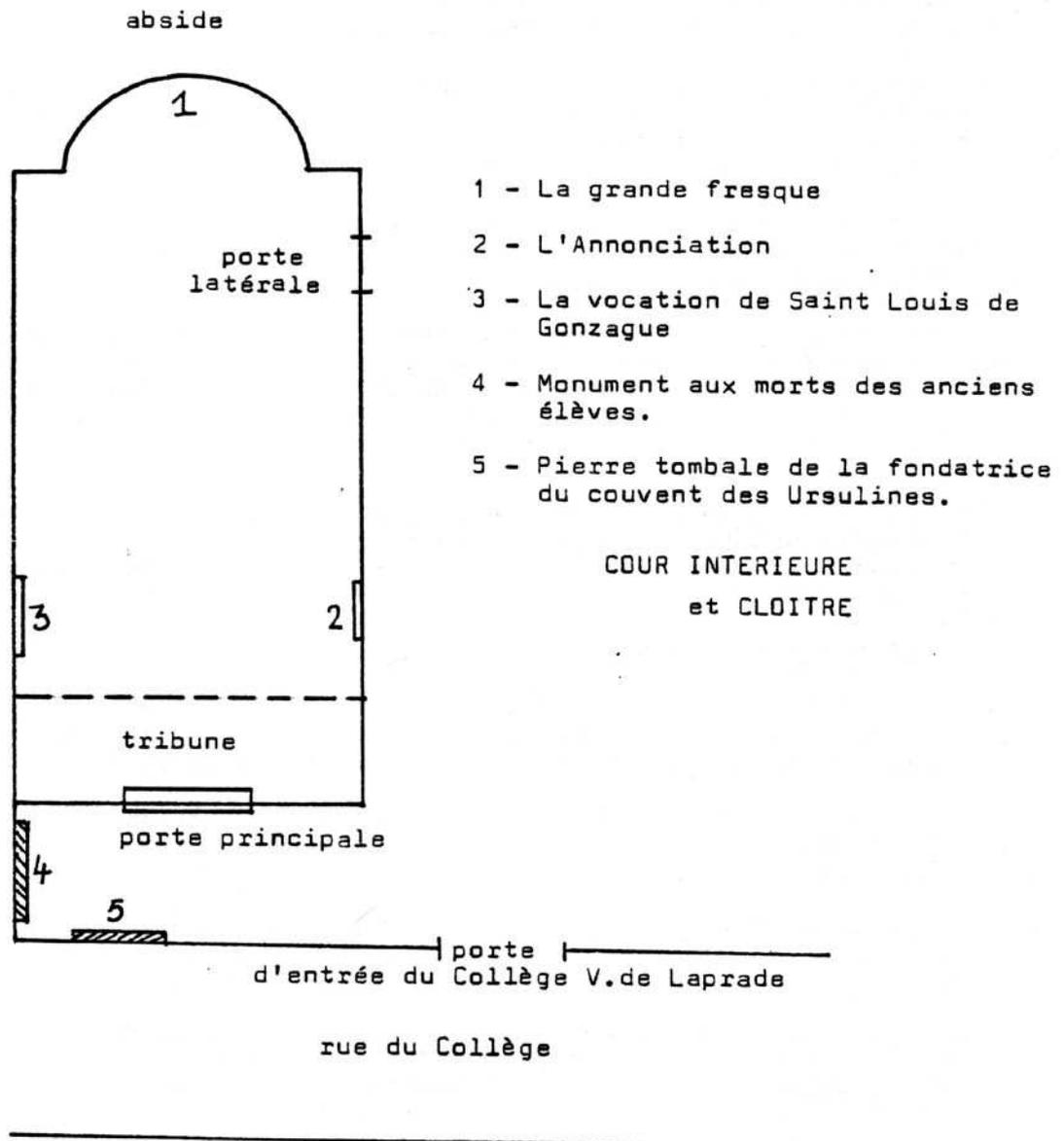
Claude LATTA

## Bibliographie

Bulletins de l'Association des Anciens Elèves (n°8, p.10-11; n°12, p.23-24; n°14, p.27 et n°41, p.18-19)

Mes remerciements vont à Francis Malot, directeur du Collège Victor de Laprade et au Père Delsalle qui ont grandement facilité ma tâche en me permettant d'examiner les fresques du R.P. Couturier et en recherchant pour moi les numéros du Bulletin des anciens élèves qui décrivent ou commentent celles-ci.

Pour être complet, signalons que dans la salle à manger des professeurs du collège se trouve une autre peinture du R.P. Couturier : il s'agit d'un projet de vitrail (a-t-il été réalisé ?) qui représente le Christ ressuscité montrant les plaies de ses mains et de son côté.



## L'épidémie de variole de 1848 à Montbrison

### **La petite vérole : une maladie redoutée**

La variole, grave affection qui a pratiquement disparue en Europe, était autrefois une maladie redoutée. Endémique en Occident, elle était, jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle l'une des principales causes de mortalité.

Les praticiens l'appelaient alors petite vérole. Ils distinguaient de nombreuses formes depuis la bénigne "petite vérole volante" ou varicelle à la variole noire ou hémorragique.

Après une incubation d'une douzaine de jours suivis de quelques jours de forte fièvre arrive la phase éruptive. La visage puis le corps se couvrent de pustules. Le malade est alors particulièrement contagieux. Dans les cas les plus graves survient la mort<sup>4</sup>.

Dès le milieu du 18<sup>e</sup> siècle, ayant observé qu'on ne peut être atteint une seconde fois par la petite vérole, certains se font inoculer volontairement la maladie.

En 1769, après une épidémie particulièrement longue dans la royaume, cette pratique est mise en cause. Le Parlement demande aux facultés de théologie et de médecine de Paris de donner leur avis sur la question : faut-il permettre, défendre ou tolérer l'inoculation ? En attendant il est fait défenses à toutes personnes de pratiquer l'inoculation et de se faire inoculer<sup>5</sup>.

Il faut attendre la fin du siècle pour que la découverte de Jenner<sup>6</sup> permette une immunisation, sans trop de danger. La vaccination ne se généralise que lentement et il y a encore, au cours du 19<sup>e</sup> siècle, de redoutables épidémies.

### **L'épidémie de variole de 1848 à Montbrison**

En consultant l'état civil de Montbrison. on est frappé par le nombre élevé des décès au cours de l'année 1848 : 366, soit près de 50 % de plus qu'une année courante (voir graphique ci-après).

Cette mortalité importante est due à deux facteurs exceptionnels : une trentaine de décès parmi les soldats de la garnison<sup>7</sup> et surtout une épidémie de variole.

Cette année-là cinquante-quatre déclarations de décès portent en marge la mention "petite vérole" et on peut estimer à environ quatre cents la nombre des personnes atteintes par la maladie.

---

<sup>4</sup> Dans 15 % des cas suivant le docteur C.M. Fleury : "De la prophylaxie de la variole", *Annales de la Société de médecine de Saint-Etienne et de la Loire* (tome 7, année 1879, p. 481).

<sup>5</sup> Arrêt de la cour de Parlement sur le fait de l'inoculation, du 8 juin 1763. *Recueil d'arrêts de 1763 et 1764*. bibliothèque de la Diana.

<sup>6</sup> Edward Jenner (1749-1823 : médecin anglais, né et mort à Berkeley. Il inocule la vaccine des bovidés à ses patients pour les préserver de la variole dès 1775. Sa méthode se répand après 1796.

<sup>7</sup> En 1847 il y a 2 décès parmi les soldats ; en 1849, 11 décès.

En 1847 il y avait déjà eu deux décès causés par la variole : celui de Jean Roux, 30 ans, jardinier, rue du Bourgneuf, survenu le 2 juillet et celui de Marie Essertel, femme Chatain, 36 ans, née à Grézieux-le-Fromental et habitant boulevard Duguet, le 14 décembre 1847.

L'épidémie éclate brusquement dans la première quinzaine de janvier. Le nombre des décès causés par la maladie passe de trois en janvier à dix en février. En mars l'épidémie devient très meurtrière : vingt-quatre morts (50 % des décès du mois). En avril la situation s'améliore sensiblement : six décès.

Mai apporte une nouvelle flambée : huit décès. En juin l'épidémie s'estompe : deux décès. Elle cause une seule victime en septembre avant de disparaître complètement. On ne relève aucun décès dû à la variole dans l'année qui suit.

L'épidémie frappe davantage la population masculine : trente-quatre décès contre vingt seulement pour le sexe féminin. Les enfants de moins de dix ans sont les plus touchés : 66 % du total. Il y a peu d'adultes parmi les victimes et seulement deux personnes âgées de plus de trente ans.

L'examen des professions montre que le milieu le plus touché est celui des petites gens : journaliers, voituriers, artisans. On trouve plusieurs enfants "appartenant à la Charité", un élève de l'école d'agriculture de la Corée (Champdieu) et trois soldats.

Deux cas font exception : celui de Marie Camille Bousquet, femme Malbec, 42 ans, née dans le Lot, femme du receveur de l'enregistrement et celui d'Antoine Henry Charles Sugier, surnuméraire à l'administration des contributions indirectes, né à Bourg-Argental en 1826.

Les différents quartiers de la ville sont inégalement atteints (voir plan ci-après). L'épidémie semble trouver un terrain particulièrement favorable dans le bas de la ville : rue de l'Hôpital, rue des Casernes, faubourg Saint-Jean et dans les ruelles du centre : rue Précomtal et rue Neuve (actuelle rue des Légouvés). Elle épargne le Bourgneuf, Saint-Pierre, la Madeleine et son faubourg. Il y a trois cas à Curtieux qui est pourtant un hameau éloigné.

### **Un seul remède vraiment efficace : la vaccination.**

Survenant après une crise économique l'épidémie de variole de 1848 frappe bon nombre de Montbrisonnais, de 6 à 7 % de la population de la ville<sup>8</sup>. Un autre élément défavorable est le mauvais état sanitaire de la ville que constate encore un rapport de 1880<sup>9</sup>. L'eau potable est insuffisante, le réseau d'égouts très sommaire et vétuste et le Vizézy pollué à l'excès.

Le personnel médical fait ce qu'il peut<sup>10</sup>. Les mesures prises : déclaration obligatoire, isolement du malade, désinfection s'avèrent insuffisantes si la vaccination n'est pas systématique.

---

<sup>8</sup> A titre de comparaison l'épidémie de Saint-Etienne (de septembre 1877 à août 1878) cause 589 décès pour environ 4000 cas de variole ; 3 % des Stéphanois furent touchés, C. M. Fleury : *Annales...* op. cit.

<sup>9</sup> De 1851 à 1878. pour une période de 22 années la mortalité l'emporte toujours sur la natalité à Montbrison sauf pour 3 années : 1860, 1862 et 1863.

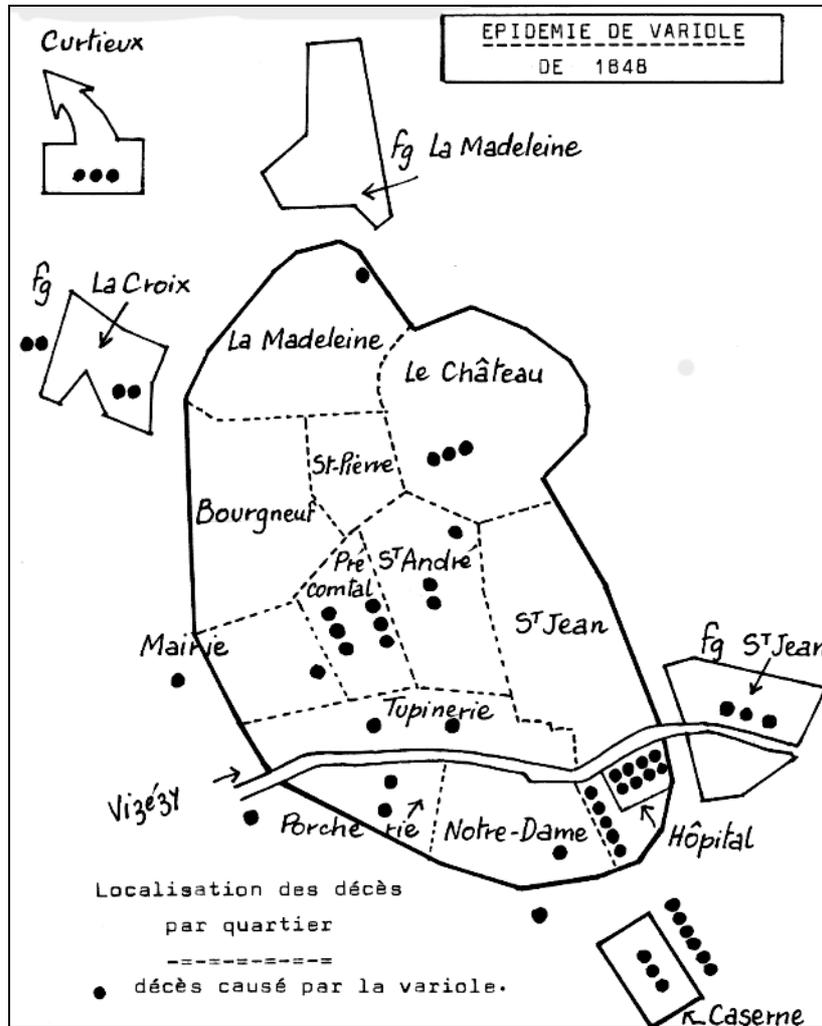
A l'automne 1879 une grave épidémie de typhoïde commence à la caserne et s'étend à toute la ville. Elle ne s'achève qu'en avril 1880 (rapport de M. Girardon, ingénieur des Ponts et Chaussées sur le projet d'assainissement de Montbrison du 25 mai 1879, Procès-verbaux des délibérations du Conseil municipal 1878-1881).

<sup>10</sup> Personnel médical montbrisonnais en 1847

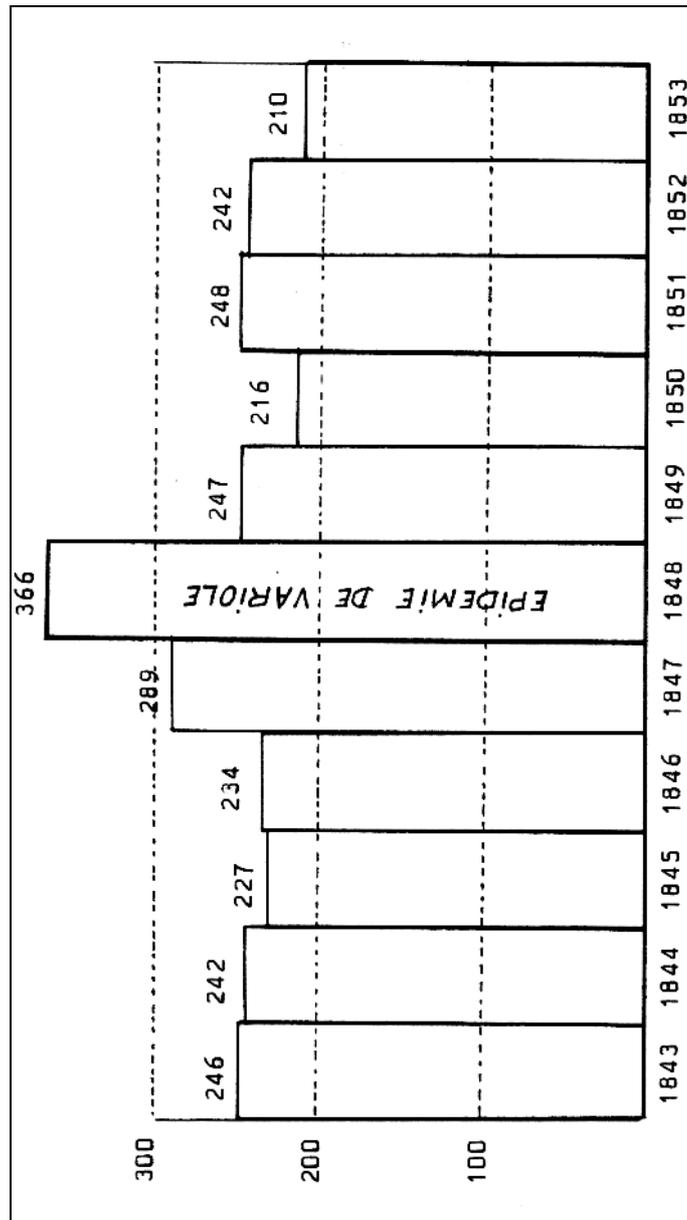
- Médecins : Gerentet, Berger-Fillon, Briard (médecin des épidémies), Guigrand, Ray ;
- Pharmaciens : Lacroix, Fessy ;
- Chirurgien : Vidal.

Or elle se heurte, malgré les efforts des responsables aux préjugés très tenaces. Il se trouve, dans la classe ouvrière surtout, des gens rebelles à l'idée de faire vacciner leurs enfants<sup>11</sup>.

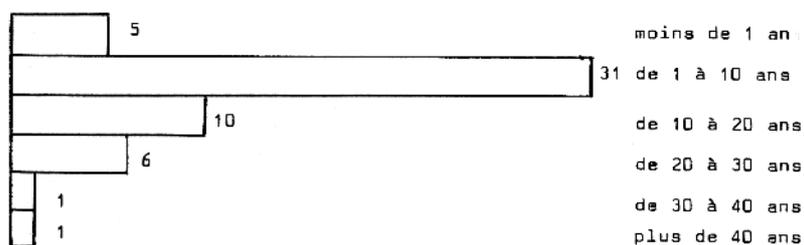
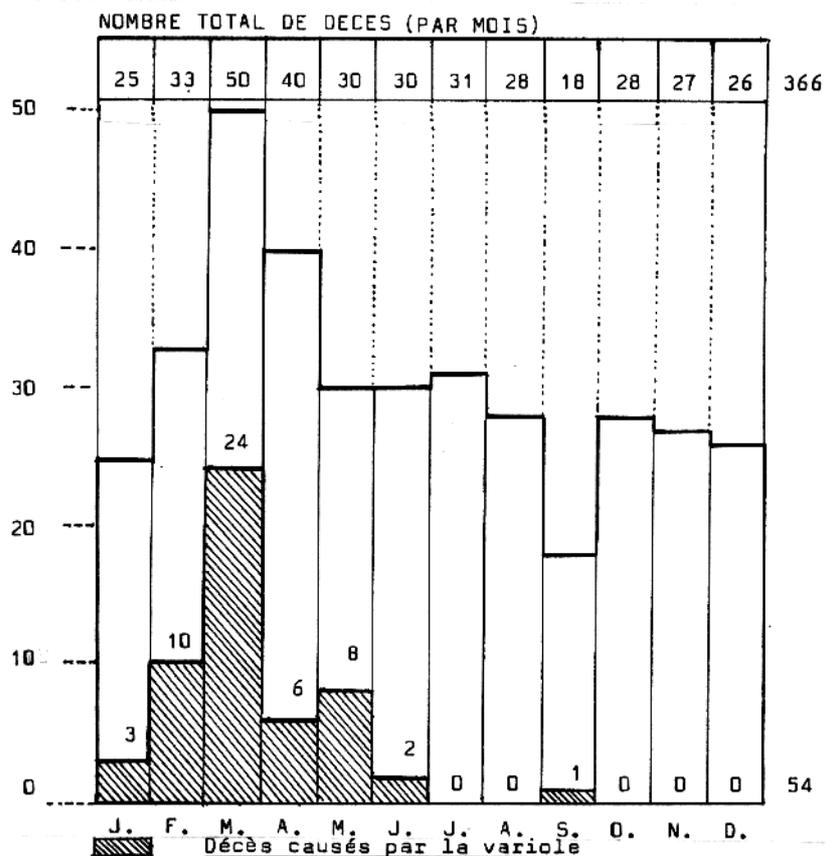
Il y aura encore, malgré les découvertes de Jenner, de meurtrières épidémies de petite vérole à la fin du siècle.



<sup>11</sup> C. M. Fleury : *Annales...* op. cit.



Décès enregistrés à Montbrison (1843-1853)



**Age des victimes**

### Annexe

#### Victimes de l'épidémie de variole de 1848

(Sources : état civil de Montbrison)

**Etienne Jay** : + le 4-01-1848, deux mois, fils de Jean Jay, tailleur de pierre, rue Précomtal.

**Jean Roux** : + la 25-01-1848, 10 ans, né à Essertines, fils de Jean-Marie Roux, journalier, rue Précomtal.

**Jean Claude Moulin** : + le 25-01-1648, 29 ans, né à Trelins. journalier, rue de l'Hôpital.

**Jean Geisler** : + le 5-02-1848, 15 ans, enfant naturel de la Charité, décès à l'hôpital.

**Julien Moreau** : + le 11-02-1848, fusilier au 22<sup>e</sup> R. I., né en Vendée, à Saint-Hilaire-de-Loulay, canton de Montaigu le 17-11-1821, décès à l'hôpital.

**Jean Etienne Faure** : + le 12-02-1848, 3 ans, fils d'un propriétaire, rue de l'hôpital.

**Marie Louise Antoinette Tissier** : + la 12-2-1848, âgée de 3 mois (*dont la déclaration de naissance n'a pas été faite sur les registres d'état civil de cette ville par négligence*), fille de Barthélemy Tissier, boulanger, rue de l'hôpital.

**Marie Ducher** : + le 17-02-1848. deux ans, fille d'un tailleur, rue de l'hôpital.

**Jean Ferré** : + le 17-02-1848, 31 ans, menuisier, fils naturel de Jeanne Ferré, rue de la Commanderie.

**Pierre Poyet** : + le 20-02-1848, 10 ans, né à Saint-Bonnet-le-Courreau, fils de Jean Poyet, journalier, montée du Château.

**Jean Antoine Cicard** : + le 23-02-1848, 5 ans, fils d'un journalier, rue de la caserne.

**Jean Montet** : + le 26-02-1848, 17 ans, natif d'Auvergne, journalier à Unias, mort à l'hôpital.

**Janny Large** : + le 27-2-1848, 2 ans, fille d'Antoine Large, cultivateur la Commanderie.

**Claudine Briant** : + le 1-03-1848, 2 ans, fille d'un propriétaire, boulevard de la Madeleine.

**Antoinette Blanc** : + le 1-03-1848, 4 ans, née à Craitilleux, fille d'un marchand ambulant, rue Populus, maison Ferret.

**Etienne Alméric Cadart** : + la 3-03-1848, clairon au 15<sup>e</sup> régiment d'infanterie légère, 26 ans, né à Courbevoie, mort à l'hôpital.

**Pierre Blanc** : + le 3-03-1848, 26 ans, né à Précieux, décès à l'hôpital.

**Georges Poyet** : + le 4-03-1848, 18 mois, né à Saint-Bonnet-le-Courreau, fils de Jean Poyet, journalier, montée du Château (son frère Pierre est mort deux semaines plus tôt).

**Antoine Rage** : + le 6-03-1848, 4 ans, fils d'un journalier, montée du Château.

**Guy Fréry** : + le 3-03-1848, 11 ans, fils d'un cultivateur de Curtieux.

**Marguerite Brunel** : + le 11-03-1848, 6 ans, fille d'un journalier, chemin de Saint-Bonnet-le-Courreau.

**Anne Begon** : + le 11-03-1848, 12 ans, fille d'un journalier, rue Porcherie, maison Brun.

**Marie Savattier** : + la 13-03-1848, 7 ans, fille d'une veuve, Grande Rue, maison Stapts.

**Claudine Escaille** : + le 13-03-1848, 7 ans, fille d'un jardinier décédé, rue Rivoire.

**Jean Cordonnier** : + le 13-03-1848, 23 ans, né en Moselle, chasseur au 15<sup>e</sup> régiment, décès à l'hôpital.

**Antoine Jarnoux** : + le 15-03-1848, 3 ans, fils d'un maçon, boulevard Lachèze, maison Pommier.

**Antoine Bouchand** : + la 18-03-1848, 3 ans, fils d'un boulanger de la rue de l'hôpital.

**Antoine Chalayer** : + le 18-03-1848, 13 ans, né à Saint-Bonnet-les-Oules, décès à l'hôpital.

**Benoît Fréry** : + le 19-03-1848. 9 ans, fils d'un cultivateur, Curtieux.

**Jean Marie Billion** : + la 20-03-1848, 7 ans, "enfant naturel de la Charité", décès à l'hôpital.

**Marie Martin** : + le 21-03-1848, 2 ans, né à Arthun, fils d'un maçon de la rue Neuve, maison Forestier.

**Jean Marie Chazelle** : + le 21-03-1848, 7 ans, fils d'un boulanger, Grande Rue.

**Claudine Brunel** : + le 24-03-1848, 4 ans, fille d'un scieur de long, faubourg La Croix.

**Marie Crépet** : + le 24-03-1848, 7 ans, fille d'un cultivateur, rue Tupinerie.

**Jeanne Martin** : + le 24-03-1848, 7 ans, née à Précieux, fille d'un voiturier, rue de la Caserne.

**Jeanne Bertaud** : + le 25-03-1848, 9 ans, née à Grézieux-le-Fromental, fille naturelle de Jeanne Bertaud, rue de la Caserne.

**Marie Antoinette Maître** : + le 26-03-1848, 9 mois, fille d'un menuisier, rue de Lyon.

**Claude Blanc** : + la 6-04-1848, 4 ans, fils d'une veuve de Curtieux.

**Benoît Martin** : + le 7-04-1848, 2 ans, fils d'un voiturier, rue des Casernes.

**Marie Vernay** : + le 13-04-1848, 3 ans, fille d'un cordonnier, boulevard de la Mairie.

**Benoît Goure** : + le 13-04-1848, 5 ans 112, né à Essertines-en-Châtelneuf, fils d'un journalier, rue de la Caserne.

**Marguerite Chaul** : + le 17-04-1848, 3 ans, fille d'un propriétaire, rue des Eaux minérales.

**Clément Brunel** : + le 23-04-1848, 3 ans, fils d'un cultivateur, faubourg la Croix.

**Claude Fougerouse** : + la 2-05-1848, 4 ans, fils d'un menuisier, rue de la Caserne.

**Julie Béal** : + la 3-05-1848, 14 ans, née à Job (Puy-de-Dôme). morte à l'hôpital.

**Marie Camille Bousquet, femme Malbec** : + le 6-05-1848, 42 ans, née dans le Lot, femme du receveur de l'enregistrement, rue Grenette

**Louis Charles Drevet** : + la 7-05-1848, 6 mois, fils d'un tailleur d'habits, rue Précomtal

**Jean Boulet** : + le 13-05-1848, 8 mois, fils d'un journalier, rue Neuve.

**Pierre Nodin** : + le 14-05-1848, 19 ans, né à Saint-Polgues, élève de l'école d'agriculture (la Corée, Champdieu), décès à l'hôpital.

**Claudine Grange** : + le 17-05-1848, 5 ans, fille d'un journalier, rue de St-Sonnet-le-Courreau.

**Antoine Henry Charles Sugier** : + la 23-05-1848, 22 ans, surnuméraire à l'administration des contributions indirectes, né à Bourg-Argental, rue Tupinerie.

**François Berger** : + la 3-06-1848, 2 ans 1/2, fils de François Berger, journalier, place des Pénitents.

**Jacques Blachon** : + le 3 juin 1848, 1 an, fils d'un journalier, rue Neuve.

**Jean Pierre Lombardin** : + le 6 sept.1848, 18 ans, né à Saint-Just-en-Chevalet, décès à l'hôpital.

### Note

En principe, contrairement à ce que nous trouvons à Montbrison en 1848, les actes de décès figurant sur l'état civil ne doivent pas comporter de mentions indiquant les causes de la mort.

## Bibliographie forézienne

-----

- Fernand BRAUDEL : L'identité de la France, tome I : Espace et Histoire (éd. Arthaud-Flammarion, 1986), 98 F.

Les lecteurs de Village de Forez s'étonneront peut-être de voir figurer dans notre bibliographie forézienne l'ouvrage que F. Braudel - peut-être le plus grand des historiens français du XXe s. - a consacré à une approche nouvelle de l'histoire de France. Mais cette magistrale étude touche aussi à l'histoire locale, celle des régions, qui dans leur diversité, ont fait la France. Dans son premier chapitre (Que la France se nomme diversité), F. Braudel évoque la persistance du passé dans les paysages et les villes et cite le Forez dans "ces innombrables campagnes où le monde d'aujourd'hui n'a pas encore tout transformé" (p.25). Après avoir évoqué la diversité de la France, il étudie la hiérarchie des villages, bourgs et villes qui assurent la cohésion du peuplement. Plusieurs exemples d'études locales sont donnés (Besançon, Laval, Caën) mais aussi celui de Roanne, qui est étudié de façon précise, (p.181-205) à travers les travaux d'Etienne Fournial, Denis Luya, Paul Bonnaud, Serge Dantenwill, Marcel Goninet et d'autres, tous historiens foréziens. Bel hommage rendu par le maître de la "nouvelle histoire" et de la "longue durée" à l'effort patient des historiens de notre terroir. On y voit comment Roanne, "village tassé autour de son église au XIVE siècle", s'est développé grâce à l'activité de ses mariniers puis par la "capture" de la liaison Saône-Loire au détriment de Charlieu et par l'aménagement de la route difficile qui relie Roanne à Lyon par Tarare.

Un bel ouvrage dans lequel se mêlent une érudition largement dominée, la retenue de l'historien mais aussi sa passion ("je le dis une fois pour toute, j'aime la France avec la même passion exigeante et compliquée que Jules Michelet":p.9).

\* \* \*

Nous citons il y a un instant les pages de F. Braudel sur Roanne et son essor économique. Ne manquons pas de signaler la sortie du N° 1 des Cahiers de la Fabrique, nouvelle revue éditée par l'écomusée de Roanne (2 numéros par an; abonnement 120 F). Ce numéro inaugural contient une intéressante étude de Jean-Pierre Houssel : Le Roannais : une région textile (Ecomusée du Roannais, 10, rue Jean Jaurès, 42300 Roanne).

\* \* \*

Nos lecteurs ont lu dans le n°26 de Village de Forez l'article de Pascal Scarato : Si le pisé m'était conté. Depuis des siècles, les Foréziens de la plaine ont construit leurs maisons et parfois leurs châteaux en pisé. Cette technique multiséculaire retrouve aujourd'hui des partisans. Sur ce sujet, Pascal Scarato a écrit en collaboration avec Jacky Jeannet et Gérard Pollet : Le pisé, patrimoine, restauration, technique d'avenir (éd. Créer, les Cahiers de construction traditionnelle, 63340 Nonette), 105 p., 76 F. Nombreuses photos, dessins.

\* \* \*

Les éditions du Bastion ont achevé la réédition, en trois volumes (99 F l'exemplaire) de l'ouvrage classique d'Auguste Broutin : Histoire de la ville de Feurs et de ses environs. Le tome III évoque, en particulier, les événements révolutionnaires dont la ville fut le théâtre :

la mission de Javogues à Feurs et le rôle du Tribunal révolutionnaire qui siégea dans cette ville.

En vente dans les librairies de Feurs.

\* \* \*

Les Cahiers d'histoire, revue publiée par les universités de Lyon, St-Etienne, Clermont-Ferrand et Chambéry, ont consacré leur dernier numéro - préfacé par J.P. Gutton - au thème "Religion et Société". Deux études intéressent plus particulièrement le Forez :

- Nicole El Hajjé-Kervéran : L'état moral du clergé forézien (vers 1650-1789). La principale source exploitée est celle des visites pastorales faites dans leur diocèse par les archevêques de Lyon. On y mesure, en l'espace d'un siècle et demi, les effets bénéfiques de la réforme tridentine sur l'état moral du clergé forézien.

- Colin Lucas (professeur à Oxford et qui a donné un Portrait de Javogues dans le n°15 de Village de Forez) : L'église constitutionnelle dans la Loire après la Terreur. Colin Lucas étudie l'évolution de l'église constitutionnelle (les prêtres "jureurs" ou "constitutionnels") qui avaient prêté serment à la Constitution civile du clergé) entre la Terreur et le Concordat. Article neuf et passionnant sur un sujet peu exploré.

(Cahiers d'histoire, 86, rue Pasteur, 69007, LYON. Pour commander ce numéro, envoyer un chèque de 80 F libellé à l'ordre du Comité historique, Lyon).

\* \* \*

Nous vous rappelons enfin que l'ouvrage que Philippe Tillon a consacré au peintre Charles Beauverie est en vente au Centre Social. Et ne manquez pas d'aller voir la belle exposition des oeuvres de Beauverie au Musée d'Allard : ses autoportraits, ses paysages de la campagne et des étangs foréziens, tel Intérieur de ferme ou Les courses de St-Galmier sont un plaisir pour les yeux et l'esprit.

Claude LATTA